

# Après la Grand'Messe

PAR A.-H. DE TRÉMAUDAN

—Entrons-nous prendre une tasse de café ?  
—Allons-y.  
Bras dessus, bras dessous, les trois amis entrèrent dans la petite auberge en face de l'église, où il y avait déjà pas mal de buveurs parlant haut et trinquant ferme. C'était un dimanche, dimanche après la grand'messe.  
—Ohé ! la mère Machin, trois cafés par ici.  
—Tout de suite, on y va.  
En ce moment entrèrent deux braves paysans, dont l'un semblait vouloir se donner un petit air d'importance.  
Ils vinrent s'asseoir à une table auprès de nos trois amis, et celui qui avait paru, tout à l'heure, n'être rien moins qu'un personnage commanda :  
—Deux cafés, s'il vous plaît.  
—Et du bon, dit entre haut et bas par manière de plaisanterie, celui qui se trouvait le plus rapproché de lui sur l'autre table.  
Il s'appelait Jules Rouse et il prenait toujours un plaisir énorme à se "payer la tête" des bons campagnards, qui ne lui en voulaient pas plus pour cela.  
—Bien sûr du bon, rétorqua l'autre, pourquoi pas ?  
—Je ne demande pas mieux moi !  
—Dis donc, toi, le malin, ce n'est pas la peine de vouloir me la faire, tu sais. Je te connais assez comme cela, va ! Tu n'es que le gars du Père Rouse après tout.  
—Bien sûr, donc ! Mais moi aussi je vous connais bien. N'êtes-vous pas M. Massiot, maire de Saint-Canton.  
—Oh ! non, pas maire, dit l'autre en se rengorgeant, encore que premier adjoint.  
Jules Rouse se tourna brusquement du côté de l'un de ses amis, homme étranger au pays qu'il avait depuis quelques jours à son service, et comme frappé d'une idée soudaine :  
—Dites donc, vous, est-ce que vous ne me disiez pas tout à l'heure que vous vouliez acheter un cheval ?  
—Mais si, mais si, s'empressa de répondre l'autre qui comprit que son patron voulait se payer une petite plaisanterie dans le genre de celles qu'il lui avait vu faire depuis qu'il était à son service et auxquelles il ne demandait qu'à y jouer sa part, quand l'occasion s'en offrait.  
—Bien sûr, vous n'êtes pas venu au bourg à pied, M. le premier adjoint ?  
—Pas souvent que vous me prendrez à aller à pied quand j'ai un cheval à l'écurie.  
—Et un bon encore, je parie.  
—Ce n'est pas pour rire, mais il va seulement bien.  
—Justement le cheval qu'il me faut, je suis sûr, interrompa le prétendu acheteur.  
—Eh bien ! je vous assure que vous ne pourriez trouver une meilleure occasion, dit Jules Rouse ? Peut-on le voir, votre cheval ?  
—Tenez, regardez par la fenêtre ; le voilà attaché là à la barrière, juste en face de nous.  
—Oh ! je le vois. Il me plaît rudement bien. Tenez, je suis sûre que nous allons nous entendre, Massiot. Combien en voulez-vous ?... ou plutôt dites donc, je ne voudrais pas acheter un cheval comme cela sans l'essayer. Peut-on le monter votre bidet ?  
—Tant que vous voudrez. Tenez, si vous voulez seulement sortir, vous allez pouvoir le voir plus à votre aise et l'essayer si cela vous va.  
—Allons-y, dit Pierre Dubot—c'était le nom de l'acheteur improvisé.  
Ils sortirent tous les cinq, et le propriétaire du cheval s'en alla détacher un petit bidet étique qui paraissait bien avoir vingt ans et devait bien pouvoir

faire "quatorze lieues en quinze jours", comme on dit par là.  
—Un beau cheval ma foi, disent à la fois Jules Roux et son homme engagé.  
—Il n'est pas bien gras, mais avec un peu de soin...  
—Laissez donc, Monsieur l'adjoint, vous êtes trop modeste. Si tous les chevaux du canton étaient en aussi bon état... Y a-t-il moyen de monter dessus ?  
—Mais oui, que je vous dis.  
—Il n'est pas méchant ? Il ne rue pas au moins ? C'est que, voyez-vous, les chevaux, ça ne me connaît guère.  
—Pas le moindre défaut, mon cher monsieur.  
Pierre Dubot empoigna d'une main la haridelle par la crinière et de l'autre s'accrocha à l'espèce de bât qu'elle avait en guise de selle. Au moment de s'enlever il se retourna :  
—Vous êtes bien sûr qu'il ne me jouera pas de tours ?  
—Mais non, que je vous répète. Ayez donc pas peur.  
Dubot se prépara encore une fois, puis se retournant de nouveau :  
—Non, mais vous savez : votre cheval a l'air pas mal fringant et je ne tiens pas à me casser les côtes ; vous répondez de tout accident ?  
—Dame. Si vous savez seulement vous tenir un tantinet, oui je réponde de tout.  
—Je me risque alors.  
Dubot sauta vivement en selle et saisit les rênes. D'abord il fit mine de vouloir retenir sa monture, puis il commença à la frapper des talons.  
—Hue ! hue donc !  
—C'est que, faites attention, vous savez, disait pendant ce temps-là le propriétaire qui tenait encore sa bête par la guide. Il pourrait bien s'emballer si vous l'excitez trop.  
Dubot devenait plus hardi.  
—Ayez pas peur, allez. Hue ! hue donc !  
Le bidet n'avançait qu'au petit pas.  
—M. Jules Roux, dit le cavalier en se tournant du côté de celui-ci, vous n'avez pas une baguette ?  
—Vous n'en avez pas affaire ; vous allez voir tout à l'heure. Attendez seulement que je vous conduise à travers tout ce monde-là.  
C'était à la sortie de la grand'messe, nous l'avons dit, et la petite place de l'église était couverte d'hommes et de femmes causant par groupes.  
Le petit cortège s'avança et le père Massiot, pour faire ranger les gens, cria à tue-tête par manière de plaisanterie :  
Venez voir la mode du Portugal,  
La bête sur l'animal.  
Pierre Dubot, lui, restait sérieux au milieu des éclats de rire, continuant à exciter sa monture de la vigueur de ses talons.  
On pouvait l'entendre geindre, tant il y mettait de bonne volonté !  
A la fin le bidet perdit patience et se mit au trot, le père Massiot lâchant la rêne du moment que ses petites jambes ne lui permirent plus de se maintenir à la hauteur du cheval.  
Un moment après, monture et cavalier avaient disparu aux regards fixés sur eux.  
Le premier adjoint de Saint-Canton revint trouver ses amis demeurés à la porte du cabaret, riant à cœur joie de la petite plaisanterie imaginée par Jules Roux.  
—Dites donc les gars, dit-il en les rejoignant, tout

ça n'est pas une raison pour laisser notre café froidir.  
—Vous avez toujours raison, Massiot.  
On rentra, et tout en dégustant le mocha plus ou moins coupé de chicorée, on se remit à causer du cheval, Jules Roux, d'un ton tout à fait sérieux, ne tarissant pas d'éloges à son sujet.  
—Non mais, dit-il tout à coup, votre acheteur me paraît être bien longtemps. Il y a bien un quart d'heure qu'il est parti. Le connaissez-vous ?  
—Moi, pas du tout.  
—Et vous lui avez confié votre cheval comme cela, sans le connaître ?  
—Mais vous le connaissez.  
—Moi ? je ne l'ai jamais tant vu qu'aujourd'hui. Le connais-tu, toi, Auguste ?  
—Non.  
—Je croyais moi que c'était un de vos amis, et c'est pour cela que je me suis fié.  
—Eh bien, vous voilà dans de beaux draps, mon cher Massiot. Obligé de vous en retourner à pied.  
—Non, mais tout de bon, vous ne voulez pas vous moquer de moi ? Vous ne savez pas quel est cet individu ?  
—Je ne connais même pas son nom.  
—Mais, pourtant il était attablé avec vous et il paraissait vous connaître, vous en particulier, Jules Roux. Je l'ai entendu vous appeler par votre nom.  
—Il aura sans doute entendu Auguste ici me nommer.  
La femme de l'aubergiste passait en ce moment.  
—Le malheureux compagnon l'interpella :  
—Connaissez-vous l'homme qui est parti avec mon cheval tout à l'heure.  
Jules Roux lança un rapide coup d'œil à la femme qui comprit :  
—Ma foi non, M. Massiot, je ne le connais pas.  
Le pauvre premier adjoint paraissait désespéré.  
—Je crois bien tout comme que c'est vrai, qu'il a déguerpi avec mon cheval. Si vous m'aviez averti aussi !...  
—Est-ce que je savais, moi...  
A ce moment Pierre Dubot rentrait, jurant tempét et vociférant en termes très énergiques.  
—Bigre, vous avez été bien longtemps à essayer le cheval, s'écria le bonhomme Massiot.  
Le cavalier roulait des yeux furibonds.  
—Tâcher de rester tranquille, vous, ou ce n'est pas sûr que je me retienne ; vous avez du toupet de faire les gens risquer de se faire tuer comme cela.  
—Que vous est-il donc arrivé, demanda Jules Roux sérieusement.  
—Figurez-vous... Mais d'abord, laissez-moi boire un coup, je meurs de soif. Figurez-vous qu'en tournant la maison que vous voyez là-bas, le bidet s'emballa malgré tous mes efforts pour le retenir. Du trot il passe au galop, du galop simple au triple galop et patapoum, patapoum, nous voilà partis comme une dépêche télégraphique. J'avais du mal à reprendre haleine, tant le satané animal allait vite ! Jour de Dieu, je me crus perdu ! Du diable, si je ne pensais pas que la bête eût pris le mors aux dents.  
Se tournant du côté du père Massiot, qui ouvrait des yeux grands comme des portes cochères :  
—Vous allez en avoir des dégâts à payer, vous, mon ami : clôtures brisées, jardins abîmés, champs endommagés ! Justement votre rossard de cheval ne s'est-il pas arrêté au beau milieu d'une pièce de froment où se trouvait le propriétaire en contemplation devant sa récolte. Ah Messieurs ! Si vous l'aviez entendu !...  
—"Jour d'un petit bonhomme, s'est-il écrié, il me paiera cela le père Massiot : Je le reconnais son cheval."  
—Oui, vous pouvez vous attendre à un joli petit procès-verbal, tout adjoint que vous êtes ! Inutile de vous dire que je n'en veux pas de votre rosse.  
Le père Massiot était violet de peur.  
—Dis donc, dit-il à son compagnon, si nous filions, hein !  
—M'est avis que c'est le plus sûr.  
Les deux campagnards sortirent sur le champ laissant les trois amis se désopiler tout à leur aise.  
—Est-ce vrai tout cela ? demanda Jules Roux.  
—Allons donc ! dit l'autre en levant les épaules.